

ture de l'eau de manière à tenir en bride les phénomènes inflammatoires.

Quant à la disposition du malade et à celle de l'appareil irrigateur, chaque chirurgien a ses habitudes en cette matière ; et, qu'il emploie un siphon, un baquet percé d'un trou dans lequel sont engagées quelques brindilles de balai, etc., le but est toujours atteint si l'eau tombe avec une vitesse calculable et qu'on peut gouverner et si elle se répand d'une manière uniforme sur la surface à irriguer. Tout détail de plus serait certainement superflu dans un ouvrage de la nature de celui-ci.

Le froid n'est pas le seul agent de la soustraction du calorique de nos organes, les liquides volatils ont aussi une action réfrigérante qui peut être utilisée dans ce but : tels, par exemple, les alcools, les éthers, etc.

L'emploi banal et empirique de l'alcool, et en particulier de l'*alcool camphré* [134], dans tous les cas de traumatismes légers (contusions, bosses sanguines, entorses, etc.), repose précisément sur la volatilité de ce liquide ; l'*alcoolé d'arnica* [40], qui est la base de la chirurgie maternelle, n'agit nullement par l'arnica, qui a certainement usurpé son titre ambitieux de *panacea lapsorum*, mais par l'action réfrigérante de l'alcool, qui s'oppose au développement de la chaleur et de l'hyperhémie et tient en bride l'inflammation. L'utilité de l'*éther camphré* [134] contre l'érysipèle, signalée avec insistance par Trousseau, principalement contre l'érysipèle si grave des nouveau-nés, tient en partie à cette action physique, sans qu'il faille méconnaître les effets de sédation nerveuse que réalisent, réunis, ces deux éléments, qui sont doués isolément d'une certaine propriété anesthésique. (Trousseau, *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu*, 3^e édition, 1873, t. III, p. 251.) Trousseau associait quelquefois le tannin à l'éther camphré, pour ajouter une action astringente à l'action réfrigérante.

Comment agit le froid pour empêcher le développement de l'hyperthermie inflammatoire ? Exerce-t-il une action astringente, c'est-à-dire resserre-t-il les vaisseaux en agissant sur la sensibilité des vaso-moteurs ? Son action anesthésique est-elle préventive de la congestion phlegmasipare (*Ubi stimulus ibi fluxus*) ? Soustrait-il directement le calorique des organes, comme il ferait d'un corps inerte plus chaud que lui, et fait-il du membre sur lequel on l'applique un organe d'animal à sang froid, peu enclin aux inflammations ? Ces trois explications peuvent être admises pour le rôle contributif qui leur revient.

Il ne faut pas oublier que le froid qui réfrène ou prévient l'hyperthermie organique ne maintient ce résultat qu'à la condition

que son intervention soit continue et qu'on amène très-graduellement sa cessation ; autrement une réaction calorifique serait la conséquence de sa dépression, et l'on irait à l'encontre du but qu'on se propose.

§ 2. — Antiphlogistiques locaux

Les moyens locaux propres à éteindre l'inflammation sont de trois sortes : 1^o les émoullients ; 2^o les émissions sanguines locales ; 3^o les hyposthénisants appliqués sur les tissus enflammés.

1^o Le mot *émoullient* pris dans son sens étymologique signifie, à proprement parler, *adouçissant*, et ce mot est acceptable, si l'on entend par là que l'effet des émoullients est de diminuer l'érythème local, accusé péniblement par la tension, la chaleur, la douleur. Hardy a proposé d'appeler les émoullients des *atoniques*, expression heureuse et qui aurait mérité de prévaloir.

Comment agissent les émoullients, et en particulier le cataplasme, dont il est fait un usage si ordinaire, j'oserais dire si banal et si dangereux ? Voilà, à mon sens, comment on peut théoriser ses effets : 1^o température tiède ne stimulant pas les tissus et affranchissant, par sa constance, les vaisseaux de la partie enflammée des alternatives de resserrement et de dilatation que les vicissitudes de la température extérieure y provoqueraient ; 2^o office d'enduit isolant, grâce aux matières huileuses et mucilagineuses qu'il renferme et qui, supprimant l'action de l'air, s'opposent à la *respiration cutanée*, condition d'accroissement de la chaleur locale ; 3^o action *délayante* produite sur le sang de la partie enflammée par la pénétration endosmotique dans les vaisseaux d'une certaine quantité d'eau qui dilue le sang, le rend plus aqueux, et produit une hydrémie locale très-propre à diminuer l'intensité des phénomènes inflammatoires.

Je diviserai les émoullients en deux catégories : 1^o émoullients aqueux ; 2^o émoullients invisquants.

L'eau tiède est le plus usuel et peut-être le plus puissant des émoullients ; c'est à elle que revient l'action des cataplasmes, des lotions et des fomentations dites *émoullientes*.

I. — Les *cataplasmes* sont des bouillies ou pâtes molles dans lesquelles on peut distinguer trois choses : l'*excipient*, qui est de la sciure de bois, de la farine de lin, de la mie de pain, des féculés ; la base, qui est de l'eau rendue mucilagineuse par l'excipient lui-même, comme dans le cataplasme de graine de lin, ou par les substances qu'on lui a associées : gélatine, mucilage, corps gras ; l'adjuvant, constitué par les substances diverses que l'on répand à la surface de cet épithème pour le rendre

émollient ou pour en faire le véhicule de médicaments divers, dont il facilite la pénétration locale.

Quelques détails, très-humbles sans doute, mais utiles par cela même, ne sembleront pas ici hors de propos.

Le cataplasme de farine de lin, pour produire l'effet qu'on en attend, doit être préparé avec de la farine de lin récemment pulvérisée, sa rancidité étant une cause d'irritation pour les parties sur lesquelles on l'applique; elle doit être incorporée, par une cuisson prolongée, avec l'eau ou la décoction émollissante ou gélatineuse qui lui sert, et non pas simplement mêlée, comme on le fait trop souvent pour alléger sa tâche; le cataplasme doit avoir une épaisseur assez considérable pour conserver longtemps son humidité et sa température qui doit être simplement tiède; on atteint ce résultat en le recouvrant d'une toile vernie imperméable; son épaisseur doit être uniforme, pour éviter que les bords ne se durcissent et ne deviennent une cause d'irritation locale, etc.⁽¹⁾.

II. — Les *émissions sanguines locales*, en amenant une déplétion des capillaires de la partie sur laquelle on les pratique, soustrayant avec le sang la cause même de l'hyperthermie locale et deviennent ainsi des moyens antiphlogistiques puissants.

(1) 715. Depuis quelques années, on a imaginé des cataplasmes extemporanés, constitués par une toile forte imprégnée d'une substance mucilagineuse: on laisse tremper quelques instants cette toile dans de l'eau chaude; on l'applique par sa face onctueuse sur la peau, et on recouvre le tout d'une étoffe vernie dépassant les limites du cataplasme et s'opposant à l'évaporation. Il ne faudrait pas croire que ces cataplasmes de toile puissent remplacer dans tous les cas les cataplasmes ordinaires. Leur application est commode et expéditive, mais leur action émollissante me semble très-inférieure à celle du cataplasme classique.

J'indiquerai ici la formule et le mode de préparation de quelques cataplasmes émollissants:

1° *Cataplasme ordinaire* préparé par coction d'une quantité suffisante de farine de lin dans de l'eau, du lait ou des décoctions de guimauve, de mauve, de lin.

2° *Cataplasme de poudre de guimauve*. La guimauve en poudre remplace la graine de lin.

3° *Cataplasme de fécule*. La base de ces épithèmes est le pain, l'amidon, la fécule de pommes de terre.

L'addition de divers médicaments aux cataplasmes sous forme de teintures, de poudres, de décoctions, etc., les rend tour à tour, suivant la nature de ces diverses substances, sédatifs, rubéfiants, résolutifs, astringents, etc.

On en abusait jadis; on ne s'en sert plus aujourd'hui d'une manière suffisante. Nous reviendrons sur ce point quand nous nous occuperons du parti que la thérapeutique peut tirer des hémorragies artificielles. (V. la 3^e partie: MÉDICATIONS NOSOPOIÉTIQUES.)

III. — L'analogie indique que tous les médicaments auxquels on accorde une action hyposthénisante générale doivent agir sur une partie enflammée comme ils agissent sur le système tout entier; mais cette action hyposthénisante locale a été encore mal étudiée, et il n'y a guère que le mercure auquel on puisse attribuer une action de cette nature.

Que faut-il donc penser de l'utilité de ces moyens pour conjurer une inflammation imminente? Elle est un article de foi pour beaucoup de chirurgiens qui, à la moindre menace d'une inflammation, emploient les onctions mercurielles et s'en trouvent bien. C'est ainsi, en particulier, que, après l'amputation de la jambe, l'apposition de la peau sur un angle trop aigu du tibia et le tiraillement exercé sur elle, après un commencement de réunion, par les chairs trop lourdes d'un lambeau postérieur, déterminent quelquefois une inflammation ulcéralive des téguments. On peut la faire avorter par l'emploi des frictions mercurielles. J'ai vu un cas dans lequel cette perforation se serait certainement produite sans l'intervention de ce moyen, aidé il est vrai de la précaution de relever la partie postérieure du moignon avec une attelle de carton. L'onguent mercuriel est, du reste, un des moyens usuels de la grande et petite chirurgie, qui en tirent un excellent parti dans une foule de cas. Le mercure n'agit-il ici que par le corps gras qui lui sert d'excipient? C'est peu probable.

L'emploi des topiques mercuriels, en particulier de l'emplâtre de Vigo, pour prévenir le développement des pustules varioliques de la face, repose aussi sur l'action antiphlogistique locale du mercure.

CHAPITRE II

Dépresseurs de la thermogénèse générale

Nous trouvons ici deux groupes d'agents qui sont rapprochés les uns des autres par la solidarité pathologique existant entre les actes morbides auxquels on les oppose: 1° les défervescents; 2° les antiphlogistiques généraux.

§ 1. — Défervescents

La défervescence peut être atteinte: 1° par le refroidissement